

PRESENTATION DU NUMERO 29 DE LA REVUE ESSAIM

Guy-Félix Duportail

Essaim n°29 se présente comme la célébration d'un anniversaire : « *Lalangue* vient de fêter ses quarante ans », lit-on dès la première phrase. Nous apprenons que *lalangue*, l'un des néologismes les plus célèbres de Lacan, est née le 4 novembre 1971, lors d'une conférence à Sainte Anne sur le *Savoir du psychanalyste*. Il est savoureux d'apprendre que ce mot est né d'un lapsus de Lacan. Comme le rappelle d'emblée Dominique Simonney : « Voulant parler du *Vocabulaire de la psychanalyse*, il dit *Vocabulaire de la philosophie*, dont le plus connu se nomme précisément le *Lalande*. A partir de ce lapsus, il associe en proposant d'écrire la langue en un seul mot, *lalangue* ».

En ce sens, parler de *lalangue* en un seul mot, ici, dans la librairie philosophique Joseph Vrin, revient à inscrire nos paroles dans l'espace frayé par ce lapsus, dans certains de ces déplacements, ou du moins dans ceux qui l'ont rendu possible, comme les passages entre les lieux-dits de la philosophie et ceux de la psychanalyse. Il est heureux que cette circulation soit aujourd'hui rétablie, puisqu'elle fut, en son temps, une des conditions du langage de Lacan.

Cet espace, que l'on pourrait dire, en un sens, « transitionnel », est toutefois périlleux pour celle ou celui qui s'y aventure. Il n'est pas aisé pour le philosophe de parler de *lalangue*, puisque, justement, elle n'a rien à faire avec les dictionnaires ou les vocabulaires. Comme l'indique *L'Étourdit*, *Lalangue* fait dériver le sens à l'aide des équivoques dans une langue donnée. Et Lacan de préciser dans le *Sinthome* :

« C'est l'ensemble des femmes qui a engendré ce que j'ai appelé *lalangue*, devant une langue qui se décomposait, le latin dans l'occasion, puisque c'est de cela qu'il s'agissait à l'origine de nos langues ».

De leur côté, les dictionnaires tentent plutôt de *fixer* ou de stabiliser les significations. De plus, ils sont historiquement le fruit des hommes, jusqu'à peu du moins, si l'on en juge par la composition de ce bastion masculin qu'est l'Académie française.

Je ne me risquerai donc pas à proposer ici une quelconque définition. Ni même à un jeu de citations de Lacan, qui remplirait, sans le dire, la même fonction.

Toutefois, pour ne pas dériver sans fin, j'ai choisi de réduire chaque article du numéro à une sorte de point, pour ensuite tirer des lignes entre ces points, et dégager ainsi des axes. Tous ces axes sont des axes de travail mis en œuvre par le numéro 29 d'*Essaim*. De plus, je les lis et relie entre eux comme autant de formes de réponse apportées au titre de la revue : « Ce que l'on doit à lalangue ».

Qu'est-ce que l'on doit en effet à *lalangue* ?

C'est cette question directrice qui donne *l'orientation* de ce numéro de sorte que l'on peut lire tous les articles comme autant de tentatives de réponse ; ces réponses pouvant bien sûr être à leur tour des questions.

Cette approche n'épuise pas la façon dont on peut lire la revue. C'est un chemin parmi d'autres.

Pour exemple d'alternative possible, j'ai eu tout autant le sentiment, en lisant le numéro 29 d'*Essaim*, d'ouvrir, parfois, comme dans nos souvenirs d'enfance, une malle dans un grenier : le lecteur tombe en effet sur une variété d'objets littéraires hétéroclites dont la présence n'était pas soupçonnée ; comme l'histoire tragique et poignante de l'homme dit sans couleur, l'amnésique de Collegno, dont on apprend qu'il s'agissait du philosophe italien Giulio Canela, que l'on retrouva égaré, au petit matin, à Turin, en 1926, ou encore l'élucidation de l'emploi d'une expression énigmatique « Feilen packen¹ », dans une lettre de Freud à Fliess [attribuée par Freud à Dubois-Reymond, professeur de physiologie à Berlin], et bien d'autres choses encore. Autrement dit, il y a des surprises et des trouvailles dans *Essaim*.

Fidèle cependant à mon chemin, j'ai donc retenu les cinq axes suivants :

L'axe lalangue -----langue maternelle

L'axe lalangue-----langue de fond ou *Grundsprache* pour reprendre le mot de Schreber

L'axe lalangue-----leslangues.

L'axe lalangue-----linguisterie et linguistique

L'axe lalangue-----topographie-topologie des jouissances

¹ Emballer les limes, les citrons

1) Lalangue, langue maternelle.

Si lalangue renvoie selon Lacan à l'ensemble des femmes, elle renvoie également pour tout un chacun à la langue qui lui fut transmise par sa mère, et cette situation originaire suffit à rendre *lalangue* tout à fait singulière, en l'ancrant dans la relation avec le premier Autre qui nous l'a transmise, la mère en l'occurrence, de sorte que, en vertu de cette médiation, lalangue devient maternelle ; mais lalangue en un mot, c'est encore, selon Lacan, une signifiante proche du chant, à laquelle répondent les gazouillis et les lallations du bébé. On comprend mieux dès lors, en référence à *lalangue*, pourquoi et comment le symbolique peut s'incarner, pourquoi l'Autre avec majuscule peut prendre corps.

Tout cela prend vie sous la plume de Simone Wiener dans son article « Aharon Appelfeld, lalangue perdue ? ». Nous découvrons le destin de l'écrivain israélien Aharon Appelfeld dont le lien à lalangue maternelle – en l'occurrence l'allemand – apparaît comme tissé de séparations tragiques et de retrouvailles dans une autre langue que l'allemand, en l'occurrence l'hébreu. *Lalangue* fut donc perdue pour Appelfeld, perdue avec le corps même de sa mère, exécutée lors de l'invasion allemande de la Roumanie en 1940. Appelfeld fut également séparé de son père et déporté, avant de réussir à s'échapper des camps. A travers une longue errance où nous apprenons qu'il trouva refuge dans des forêts, errance durant laquelle il survit en compagnie des animaux. Le silence de la forêt et des bêtes qui l'ont sauvé, poursuit Simone Wiener, « vient comme renforcer la force vitale. L'objet « a » voix se définit comme perdu, égaré et cette dimension d'absence de voix humaine n'est pas sans évoquer cet aspect inarticulé de la voix ». Simone Wiener rend ainsi sensible comment *lalangue* peut apparaître en creux comme sonorité perdue, et comment *lalangue* devient une façon de nommer l'objet « a », cause du désir.

Après la guerre Appelfeld traverse l'Europe et arrive en Israël à l'âge de 14 ans, où il apprend l'hébreu dans la douleur et la difficulté. « Il parviendra à s'en trouver plus proche, écrit Simone Wiener, à l'apprendre, en passant par le yiddish et la poésie. Cette quête d'une langue se conjugue avec celle de l'écriture ». Entre perte et retrouvaille de *lalangue*, entre les différentes langues qu'il traverse, l'hébreu ne devient réparateur que dans l'écriture littéraire où Appelfeld retrouve sa voix, en même temps qu'il crée son style : « Appelfeld, écrit Simone Wiener, a été divisé entre des vies bilingues, voire trilingues, jusqu'à ce qu'il puisse trouver le moyen de vivre dans l'actualité d'une langue écrite, en trouvant sa voix dans l'écriture. Il fait résonner la corporéité de la langue allemande dans son style précis, direct, et sa voix est empreinte d'une musicalité qui, elle aussi fait résonner ce qui de germanique a été brisé pour lui ».

Ainsi, Appelfeld aura retrouvé, à défaut de sa langue maternelle, le maternel de la langue, mais dans une autre langue que la sienne : *lalangue* retrouvée se donne alors dans les restes épars de la langue disparue, comme « la part sonore du lien perdu à la mère » dit Simone Wiener. Mais le jeu des retrouvailles et de la perte de lalangue, est celui-là même de l'acquisition d'une voix.

Simone Wiener rapproche également le maternel de la langue de la langue fondamentale du Président Schreber. Aussi, à partir de ce point, on peut tirer une ligne jusqu'à un autre article, celui de Paul Alérini, intitulé le « délire de guérir ». Cet article nous rapporte cette fois-ci un « écrit brut », comme on parle d'art brut, à savoir le texte d'un délire dont la thématique porte sur la paralysie et sur le cancer, et dont la caractéristique remarquable est de prétendre guérir ces deux maladies. Françoise Rafali, l'auteure du texte dont on trouvera quelques pages reproduites dans *Essaim*, exigea même qu'on lui discernât le titre de docteur pour cet écrit ! Selon Paul Alérini, il s'agit d'un texte développant un délire de guérir qui, en même temps, de façon performative, déploie un réel processus de guérison pour Françoise Rafali. Il lui permet en effet de mener une vie « paraphrénique » socialement acceptable, jusqu'à ce que sa demande de validation de ses compétences médicales, comme il fallait s'y attendre, échoue.

Paul Alérini en conclut qu'il faut distinguer le délire de la psychose. En effet, la démarche de Françoise Rafali, qui se brisa net sur le refus des autorités de lui accorder le titre de docteur en médecine, aboutit à un passage à l'acte, passage dit « résolutif », au sens où il fit cesser net le délire. Pourtant, souligne Paul Alérini, « il – c'est-à-dire le refus de reconnaître Françoise Rafali comme médecin - a déclenché l'aggravation de la psychose, sur le mode de la chronicisation asilaire ».

Paul Alérini analyse encore le langage du délire et y discerne, comme le fit Lacan avec Schreber, des phénomènes de code et des phénomènes de message. Il est remarquable de voir que le langage du délire ne s'asujettit pas aux critères classiques du signe saussurien ; le langage du délire utilise plutôt la parenté musicale des mots, notamment les associations par homophonie, de sorte que nous sommes bien dans le voisinage de *lalangue*.

L'axe lalangue-langue de fond se prolonge jusqu'à la « maladie des mots », telle qu'elle est abordée par Véronique Elfakir, à partir des œuvres littéraires d'Alejandra Pizarnik et de Hugo von Hofmannsthal. Avec Véronique Elfakir on retrouve dans ces œuvres la corrélation maladie-guérison, mais cette fois-ci dans le contexte d'une mise en scène littéraire. Dans sa fameuse *Lettre à Lord Chandos*, Hofmannsthal décrit en effet une atteinte du langage ou de la faculté de symbolisation, celle-ci conduit progressivement le narrateur à délaisser tout

projet d'écriture. Comme si son langage se délitait. De même, la poétesse Alejandra Pizarnik décrit son rapport aux mots comme une maladie, « le langage représente pour elle, écrit Véronique Elfakir, un défi ou un mur, quelque chose qui l'expulse et la laisse dehors ».

Nous apprenons qu'Alejandra Pizarnik n'arrivera jamais à surmonter cette perte d'arrimage dans *lalangue*, puisque, pour elle, « l'écriture poétique n'est pas libératrice en tant qu'elle ne parvient pas à faire consister l'imaginaire et à faire lien ». *Lalangue* mystérieuse et étrangère de l'enfance ne reviendra plus, et celle qui « mourrait de poésie » mettra fin en effet à ses jours. Plus heureuse est la solution de Hugo von Hofmannsthal. Certes, *La lettre à Lord Chandos* nous convainc que « les mots ne sont pas de ce monde » si bien, comme le montre Véronique Elfakir, que les mots se trouvent en collapsus avec la jouissance et qu'ils se chosifient, de sorte qu'ils finissent par se transformer en une sorte de gangrène, dont le narrateur doit se défaire absolument. *Lalangue* peut donc mal tourner, devenir maladie du symbolique. Quoi qu'il en soit, Hofmannsthal, à la différence de Pizarnik, réussira à trouver une parade littéraire à son mal.

Une troisième axe parcourt le numéro 29, celui qui relie *lalangue* en un mot à son pluriel, leslangues, pourrait-on dire pour reprendre un mot de Philippe Sollers.

3) Lalangue--- leslangues.

Deux articles s'y prêtent tout particulièrement, même si la question de la pluralité des langues était déjà présente dans les textes que nous venons de mentionner, deux articles thématisent directement la question, ce sont ceux de Mary McLoughlin et de Jean-Pierre Cléro.

Mary McLoughlin, auteure anglophone qui écrit en français, signe ici un article sur *lalangue* anglaise, intitulé « Quelle langue ». Nous assistons, *via* le français, à une sorte de rapprochement et d'éloignement de *lalangue* maternelle de Mary McLoughlin qui fait surgir devant nous le phénomène de *lalangue*. Mary McLoughlin montre, sur le fondement de son expérience d'exilée, que *lalangue* est proprement irremplaçable, et qu'elle n'est pas apprise, « qu'elle appartient », comme elle le dit selon une curieuse syntaxe travaillée par l'altérité, sans que l'on sache à qui elle appartient, qu'elle – *lalangue* en un seul mot - s'approprie les premiers soins, les caresses, les sons, les odeurs. Nous découvrons que c'est une langue à deux, fusionnelle, incestueuse et passionnelle, donc corporelle et même intercorporelle, charnelle. Par contraste, nous voyons que la langue étrangère, celle que l'on apprend, garde, elle, toujours ses distances avec le

locuteur et son corps. Qu'elle exige du travail, de la mémorisation, de la compréhension.

Toutefois, avec la proximité fusionnelle de *lalangue* nous voyons également naître - parfois - la nécessité de s'en séparer, pour ne pas devenir fou et donc ne pas retomber sur l'axe de la *Grundsprache* et de *lalangue* qui collapse avec une jouissance invasive, comme en témoignent à nouveau deux nouvelles expériences littéraires : celle de Louis Wolfson dans le *schizo et les langues*, qui décrit un processus de destruction de sa langue maternelle et son remplacement systématique par une ou plusieurs langues étrangères, et bien sûr, selon l'exemple canonique des anglophones vivant à Paris, l'oeuvre de Samuel Beckett qui, rappelons-le, fut le secrétaire de Joyce. « Je cherche ma mère pour la tuer. Il fallait y penser plus tôt avant de naître », écrit Beckett dans *l'innommable*, cité ici par Mary McLoughlin.

Bien sûr, sur l'axe *lalangue-leslangues*, surgit l'épineuse question de la traduction et donc de l'intraduisible. L'expression équivoque « les non-dupes-errent » et la notion de « jouissance », n'ont paraît-il pas d'équivalents en anglais, si bien qu'on les laisse en français dans les textes anglais, tout comme, en retour, *good-enough-mother*, n'aurait pas trouvé de traduction satisfaisante en français.

La question la plus aiguë reste cependant celle du caractère plus ou moins approprié d'une lalangue – *lalanglaise* pour le cas - pour l'inconscient et aussi pour la psychanalyse, dont la pratique de l'interprétation joue précisément sur les équivoques. Mary McLoughlin, se demande « si la langue anglaise est peu propice à l'inconscient de lalangue (en un seul mot) » et elle constate en tout cas que la situation analytique en anglais est certainement autre qu'en français, de par le chemin qui mène à l'inconscient, chemin qui passe, nécessairement, par les équivoques propres à l'anglais. Mary McLoughlin décrit encore les allers et retours entre les langues, avec ces équivoques pour ainsi dire bilingues, équivoques de la langue étrangère qui viennent compléter et relancer les équivoques de lalangue maternelle, et *vice versa*, et qui font que l'on pourrait parler en effet de l'élangue, au pluriel, formée par toutes les équivoques entrecroisées qu'une analysante anglaise a pu découvrir et faire résonner en séjournant en France. Mais elle ajoute pour terminer et nuancer son propos - citant Georges Arthur Goldschmidt - que « personne n'est réductible à la langue qu'il emploie, sa langue ne dit rien de lui (il n'aurait point été nécessaire que Freud inventât l'inconscient) ». C'est donc, selon Mary McLoughlin, plutôt ce qui ne peut pas se dire dans une langue, qui devient une affaire personnelle dans l'analyse.

La question du potentiel expressif d'une langue quant à sa capacité d'expression de l'inconscient est reprise également par Jean-Pierre Cléro, dans son article « Lacan et la langue anglaise ». On sait que Lacan, dans RSI, avait, tout comme pour le japonais, pointé une certaine « résistance à l'inconscient » de la langue anglaise. Jean-Pierre Cléro interroge cette supposée résistance de l'anglais, car Lacan, selon Cléro, a dit bien peu à ce sujet, c'est-à-dire trop peu. Il est vrai, comme Cléro le rappelle, qu'on ne voit pas pourquoi ce serait un handicap de faire une analyse en anglais. C'est pourquoi Jean-Pierre Cléro propose une seconde interprétation, plus généreuse pour *lalanglaise* et qui éclaire peut être ce que voulait dire Lacan à ce sujet, à savoir celle de la difficulté d'exprimer la *théorie* psychanalytique dans la langue anglaise. Mais, ici encore, rien n'est vraiment probant, puisque l'un des meilleurs dictionnaires de la psychanalyse, comme le remarque Cléro, est justement un dictionnaire de langue anglaise. Aussi, de fil en aiguille, Jean-Pierre Cléro en arrive-t-il à une question plus radicale : « est-il tellement sûr que les signifiants d'où peut partir l'analyse et qu'il appartient à l'analyste de sélectionner pour en faire son travail, soient ceux d'une langue vernaculaire quelconque ? Que l'analyse se déroule en langue vernaculaire (..) est une chose ; que ce soit dans ce type de langue que se scande l'inconscient en est une autre ».

In fine Cléro soutient l'hypothèse selon laquelle ce serait plutôt dans la langue des mathèmes que les signifiants de l'inconscient se trouveraient au mieux portés au langage. Il avance plusieurs raisons à cela. La plus importante étant sans doute celle qui renvoie à la philosophie du langage de Bentham. Selon Bentham, ce sont les propositions et non les mots qui jouent un rôle central dans le langage et les mathématiques, selon Cléro, offrent justement un tel langage fait de propositions.

Avant cette hypothèse terminale et radicale, on lira avec profit sa quête des mots anglais au fil des séminaires de Lacan. Je retiendrais, à titre d'exemple, l'usage du syntagme *the ghost* pour le fantôme du père d'Hamlet, dans le séminaire 6, que Cléro met bien lumière. C'est un syntagme anglais, plongé dans le flux de la parole française, tout comme le sera le syntagme allemand « das Ding » dans le séminaire 7. Jean-Pierre Cléro montre que l'expression *the ghost* fonctionne comme un nom propre dans le discours de Lacan, et qu'il peut être rapproché par là même du fonctionnement du nom du père. (J'ajoute en passant, que l'un des éléments clé de la formation du nom du père dans la tradition hébraïque, à savoir le nom propre de Moïse corrélant l'absence de nom du Dieu invisible, n'est pas sans rapport avec cette hypothèse, puisque Moïse, selon Freud, venait d'Égypte, et que son nom devait lui aussi sonner de manière étrange à l'oreille des hébreux).

Enfin, dans l'esprit des *Springs of Action* de Jeremy Bentham, où les plaisirs et les douleurs sont corrélés à des structurations linguistiques propres à une langue déterminée, Jean-Pierre Cléro montre, à l'aide d'exemples, comment « l'appartenance d'un discours à la langue française, anglaise ou allemande est d'une importance décisive pour la psychanalyse ». L'hypothèse du langage mathématique ne fait finalement que prolonger ses remarques sur *lalangue* et les langues vernaculaires en général.

L'article de Jean-Pierre Cléro, en réponse à la question « que doit-on à lalangue », avance donc, en retour, l'hypothèse selon laquelle le mathème serait le langage approprié à l'expression de l'inconscient. Sur cette ligne, lui fait écho l'article de Christian Fierens, *l'inconscient et le temps*. Cet article est à mon sens marginal quant à la question de *lalangue*, il est en revanche tout à fait central quant à celle de l'inconscient entendu comme savoir sur *lalangue*. (On pourrait en passant s'interroger sur le rapport entre le savoir-faire sur lalangue et le temps logique, lalangue donnerait les cordes à nouer pour le savoir-faire créant des noeuds selon une temporalité logique).

La transition avec l'axe lalangue—linguisterie est ici toute trouvée, car il en va également à travers tout cela de la science du langage – la linguistique – notamment dans son effort de formalisation le plus poussé, celui opéré par Noam Chomsky.

4) Lalangue-linguistique-linguisterie.

L'article de Paul Henry, « Tirer lalangue », est sur cet axe, exemplaire.

Paul Henry en tirant sur *lalangue*, met, si vous me passez l'expression « les pieds dans le plat ». Son tirer lalangue est bien sûr un pied de nez au linguiste, où l'équivoque espiègle exprime le fond de sa pensée. Paul Henry exprime joyeusement le différend qui sépare la linguistique de la linguisterie de Lacan. Le *différentiant*, comme aurait dit Gilles Deleuze, est cet être de langage qu'est le sujet de l'inconscient. « Lalangue, écrit-Paul Henry, est ce qu'il a posé – Lacan – pour être en position de penser ce rapport du sujet au langage ». Telle est donc l'hypothèse cardinale de « Tirer lalangue ». C'est là également ce que nous devons à *lalangue* selon Paul Henry.

Corrélativement, le rapport du sujet au langage est posé comme impensable pour la linguistique, en tant que science du langage. L'atout de la linguisterie, ce serait donc le sujet.

On sait en effet que, selon Lacan, le sujet de l'énonciation n'a pas de marqueurs réels dans la langue, puisque c'est le *ne* explétif qui peut parfois l'exprimer mieux qu'un pronom personnel, apparemment fait pour cela dans le code. Cette ex-centration du sujet de l'énonciation est donc impensable pour la science du langage qui, comme la science en général, se soutient justement de l'exclusion du sujet de l'inconscient. Tout cela est finalement cohérent. La linguistique, en tant que science, serait donc structurellement en porte-à-faux avec le battement en éclipses du sujet de l'énonciation. Situation qui tiendrait au réel même de la langue, et dont témoignerait *lalangue* en seul mot. Une remarque de Milner vient corroborer l'hypothèse de Paul Henry : « C'est le réel de la langue lui-même dit Milner qui, en certains de ses lieux, ne peut être décrit intégralement que par l'adjonction au formalisme de termes qui le subvertissent ».

On en déduira que la formalisation du linguiste - Chomsky en l'occurrence – se heurte à un écueil, et que la linguisterie de Lacan réussit là précisément où le linguiste échoue : clarifier le lien du sujet au langage. Cette clarification se nommerait *lalangue* et ce serait ce qu'on lui doit.

En effet, Paul Henry s'efforce d'expliciter le triple rapport de *lalangue* au sens, à la signification et à la grammaire, toujours dans le but, à chaque fois, de faire saillir *lalangue* comme matrice du sujet de l'inconscient.

Rapport à la grammaire et à la signification d'abord.

Alors que pour Chomsky la phrase fameuse

Colorless green ideas sleep furiously

n'a pas de signification, mais reste grammaticalement bien formée, la phrase :

Furiously sleep ideas green colorless, ne possède, elle, aucune grammaticalité et n'a pas davantage de signification.

Henry rappelle que Jacobson récusera la grammaire générative où la grammaticalité est complètement séparée de la sémantique, et que Lacan reprendra l'essentiel des arguments de Jacobson, tout en y ajoutant les siens. Lacan concède en effet à Chomsky qu'il n'y a pas en effet de signification sans grammaire, mais qu'entre l'agrammaticalité et la grammaticalité maximale, il y a une marge négligée par le linguiste, une marge pour les jeux de mots, les mots d'esprit, les lapsus, les métaphores, la poésie, phénomènes qui transgressent la grammaticalité absolue sans pour autant être agrammaticaux, bref un espace pour *lalangue* en un seul mot. On voit donc à nouveau qu'il y a là un excès de *lalangue* par rapport à la langue (en deux mots), et au plan épistémique, de la

linguistique par rapport à la linguistique. Selon le Lacan du séminaire sur les *Problèmes cruciaux*, toute chaîne signifiante engendre toujours, pourvu qu'elle soit grammaticale *a minima*, une signification, et qui plus est, n'importe laquelle.

La batterie signifiante de *lalangue* ne délivre en effet aucune signification puisqu'elles sont toutes possiblement mises en jeu dans les équivoques et donc s'annulent mutuellement. *Lalangue* ne délivre alors que le chiffre du sens, comme dit Lacan dans *Télévision*. Par suite, c'est l'antinomie de la signification et du sens qui est mise au premier plan par « Tirer *lalangue* », sens encore qualifié de poétique par Paul Henry.

C'est enfin par l'évanouissement des significations qu'on arrive au chiffrage du sens par la batterie signifiante. L'important est que l'institution littérale du sujet soit saisie comme étant toujours et nécessairement en « refabrication » à travers *lalangue*. Par suite, l'assujettissement du sujet, cher à Althusser ou encore à l'ordre du discours cher à Foucault, ces modalités *politiques* de l'assujettissement sont à reconsidérer à travers *lalangue*. Comme l'écrit Paul Henry :

« J'ai évoqué ce qu'on a appelé subjectivation, assujettissement, interpellation...reconnaissons que rien de cet ordre ne peut être considéré comme définitivement établi mais que tout est toujours à refaire, tout comme le sujet est en refabrication ».

Lalangue est justement cet élément de surprise et de subversion de la signification et de l'ordre du discours qui rompt avec ce qui est attendu et convenu. Telle serait donc ce lien essentiel du sujet au langage, tissé par la subversion de *lalangue* et non par l'assujettissement à l'Autre dominateur et légiférant.

J'ajouterais enfin qu'à la lecture de « Tirer *lalangue* » nous voyons également qu'il ne suffit pas de la formalisation pour que l'on puisse considérer que le mathème exprime le savoir inconscient. Il y faut autre chose, de l'ordre de la pas-science et du réel de *lalangue* en un seul mot, puisque sinon, la grammaire générative, parfaitement formalisable, y suffirait. Bref, dans cette perspective, le symbolique ne se réduit pas au mathématique.

5) *Lalangue*-topologie des jouissances.

Enfin, l'article « Habitats », de Andrea Menezes Masagao et de Nina Virginia de Araujo Leite, développe une approche topologico-analytique de l'espace de la

maison. Ces deux auteures nous parlent de deux maisons extraordinaires, qui sont de véritables œuvres d'art, à la façon de la maison du facteur Cheval, en France. L'une, située dans la région de Sao Paulo, l'autre dans celle de Rio de Janeiro. On découvre d'abord la maison de Katsuko, une artiste brésilienne qui a modelé sa maison avec ses mains, à la manière d'une céramique, puis la maison de la fleur, construite par Gabriel Joaquim dos Santos, ouvrier d'une saline et fils d'une indienne brésilienne et d'un ancien esclave. « La maison construite par Gabriel, écrivent-elles, renvoie à ce lieu paradoxal que le souffle du vent permet d'imaginer, elle est notre dedans au dehors, nous sommes en elle et hors d'elle ». Quant à la maison de Katsuko, nous apprenons que « petit à petit, intérieur et extérieur ont été éliminés pour céder la place à l'impression du geste : Katsuko dit elle-même à propos de sa maison « Registres du contact du corps avec la matière, des impressions viscérales et osseuses ».

Le but de l'article de Andrea Menezes Masagao et de Nina Virginia de Araujo est de changer notre regard sur la spatialité de la maison, généralement considérée comme le reflet de l'espace du Moi, selon l'image consacrée du nid. L'image du nid renvoie également à l'idée d'une adéquation entre le corps et la maison, entre l'être et le lieu. Là contre, Andrea Menezes Masagao et Nina Virginia de Araujo Leite dévoilent l'habitat comme le lieu de la révélation de ce que nous ne reconnaissons pas, et de ce que nous ne pouvons assimiler à la sphère du Moi. Il s'agit ici de dévoiler la dimension *unheimlich* de l'habitat. Or, cette dimension surgit précisément lorsque le dedans n'est plus séparé du dehors, que l'orientation du corps en mouvement y devient impossible, comme dans l'espace du labyrinthe ou comme pour la fourmi sur le ruban de möbius, de sorte que l'adéquation entre l'être, le corps, et le lieu, est rompue. Nous pénétrons dès lors dans une spatialité qui correspond aux objets topologiques privilégiés par Lacan. Selon Menezes Masagao et Araujo Leite, les termes lacaniens d'« extimité » et de « stabitat » sont alors les plus appropriés pour nommer la réalité topologique de la maison :

« Le nid de Katsuko, écrivent-elles, n'est pas le nid célébré par tant de poètes comme refuge, havre de paix évoquant la simplicité de la cabane, demeure où l'être se trouve en relation d'adéquation avec son habitat. Le nid de Katsuko révèle qu'il n'existe pas pour l'humain de lieu naturel pour la fonction d'habiter, qu'il n'existe pas de commune mesure entre l'être humain et son habitat (...) la maison faite d'impressions osseuses et viscérales nous permet de circonscrire l'inhabitable en tant qu'espace où habite l'extrême intime ».

Nos deux auteures recourent à la topologie du nœud borroméen et plus particulièrement à l'écriture du nœud pour rendre compte de la spatialité paradoxale des maisons entendues comme « stabitat ». Elles notent que, chez Lacan, dans le séminaire sur le *Sinthome*, l'écriture vient d'un lieu distinct de

celui du signifiant. L'écriture serait alors en lien avec le réel et elle indiquerait le lieu d'exil de la jouissance. Nos deux auteures nomment ce lieu, en faisant usage de *lalangue*, « *stabitat* », selon un autre mot de Lacan dans *l'Étourdit*. Nous obtenons la conjonction de deux idées antinomiques, à la manière d'un oxymoron : celle d'habitation et celle d'exil. Le langage serait donc à la fois un lieu d'habitation et un lieu d'exil, un nid et un anti-nid, tout comme les maisons de Gabriel et de Katsuko. La topologie des nœuds est donc donnée comme cette écriture qui exhibe cette habitation dans l'exil. Comme le disent encore Menezes Masagao et Nina Virginia de Araujo Leite :

« Si l'être habite le langage, il y habite en *stabitat*, en exil, par rapport à la jouissance et, en ce sens on peut se demander (...) si le sujet dans son être peut être vraiment chez lui. *Stabitat*, peut être est-ce une manière de circonscrire l'inhabitable. L'écriture en tant qu'analogie du lieu de jouissance en son *stabitat* localise la jouissance et dans ce sens écrit/circonscrit le *stabitat* en tant qu'inhabitable. »

« Habitats » n'est donc pas non plus sans portée philosophique, puisque poser le langage comme maison de l'Être est une thèse bien connue de Martin Heidegger. Dans le numéro 29, sous une plume brésilienne, la tension entre l'Être et de la jouissance, l'habitation et l'exil, tourne nettement à l'avantage de la jouissance, puisque celle-ci finit par déloger l'Être du langage, et par s'y installer à sa place, rendant du même coup la maison inhospitalière, voire inhabitable pour l'être parlant.

Si nous mettons en regard l'article « habitats » avec la question directrice de la revue « que devons-nous à *lalangue* ? », il me semble que sa réponse consiste à dire que *lalangue* en un seul mot concerne la jouissance dans ce qu'elle peut avoir de disharmonique quant à l'Être, son lieu étant à la fois le plus intime et le plus inhabitable qui soit pour l'être parlant.

Dysharmonie des jouissances qui peut se traduire socialement par la ségrégation. On en trouvera l'illustration dans l'article passionnant « Quelques remarques sur « *lalangue* » et sur le cas de la surdité prélinguale » de Frédéric Pellion. Celui-ci y mène une réflexion sur le langage des signes, et montre ce qu'il y a de « *lalangue* » dans cette langue des signes. Il appert que *lalangue des signes* se positionne à la limite de ce que nous reconnaissons ordinairement comme un langage, ce qui a pour conséquence, selon Frédéric Pellion, de la situer du côté de la « jouissance Autre », avec les effets d'exclusion sociale que cela ne manque pas de produire, à l'endroit des sourds.

Voici donc quelques repères et éléments qui vous donneront je l'espère envie de découvrir le numéro 29 de la revue *Essaim*. La richesse du numéro est

patente. Je n'en ai indiqué qu'une partie. J'ajouterais, pour terminer, que l'on peut de surcroît mettre en relation les numéros 28 et 29 d'*Essaim*. Le 28, intitulé « Pourquoi les mathématiques comptent pour la psychanalyse », et le 29, « ce que l'on doit à lalangue », illustrent à eux deux ce que l'on peut désigner comme l'équivoque de la notion de symbolique. Entre le symbole immotivé et conventionnel que l'on trouve dans les mathèmes et le symbole motivé de la tradition, antérieur aux conventions et aux contrats (comme la balance symbolise la justice), on peut percevoir, entre les lignes, et pour le cas, entre les numéros, l'écho de cette équivoque où le symbolique est pour ainsi dire pris lui-même dans lalangue, et où se joue une part importante de son destin conceptuel. A la différence du mathème célébré par le numéro 28, il me semble en effet que le numéro 29 dédiée à *Lalangue* nous renvoie, lui, plutôt sur l'envers du symbole mathématique, vers le sens opposé à la signification, vers la poésie faiblement grammaticale, vers une signifiante pas-toute dans les fonctions propositionnelles, à la manière des ensembles de femmes qui ont formé lalangue. Nous découvrons le versant féminin du symbolique.

Pour réussir à maintenir cette dimension vivante, et pour bien d'autres choses encore, il nous faut donc remercier les auteurs du numéro 29, ainsi qu'Erik Porge et toute l'équipe de rédaction de la revue *Essaim*.

